

Don d'organes : la nécessité d'en parler avec ses proches

Les 24 heures des 26^e Boucles du Don se sont déroulées ce week-end, sous le soleil samedi, la pluie dimanche. L'occasion, toujours renouvelée, pour le club Kiwanis de Besançon et le Collectif d'associations pour le don d'organes (CADO) d'informer le public sur ce sujet sensible.

Sous le soleil ou la pluie, qu'il fasse chaud ou non, les associations, étudiants en médecine et en pharmacie, professionnels de santé, coureurs ou marcheurs de toute sorte, se donnent rendez-vous place Pasteur au mois de septembre pour les Boucles du Don. Une manifestation essentielle pour rappeler à tous que le don d'organes et de tissus, de son vivant ou après la mort, sauve des vies. Mais il faut à chaque fois remettre l'ouvrage sur le métier, balayer les préjugés et les peurs qui subsistent dans beaucoup d'esprits. Les organisateurs, le club Kiwanis de Besançon et le Collectif d'associations pour le don d'organes (CADO), ont pris à bras-le-corps cette mission d'information, tout en souhaitant que ce week-end des 18 et 19 septembre reste ludique et festif en parallèle, avec un objectif pri-

mordial en tête : faire savoir que le déficit de greffons reste toujours important. De nombreux patients décèdent en attente de transplantation. Un refus de don, c'est trois à quatre greffes en moins.

La coordination des dons, un service à toute épreuve

C'est là où le travail de l'équipe de coordination des dons d'organes de l'hôpital Minjoz prend tout son sens au quotidien. Le service comprend sept infirmiers, dont Aline et Laëtitia, une secrétaire et un médecin, le Dr Sabine Verdy (lire par ailleurs). Ces personnes sont en première ligne pour décider qui peut devenir donneur, interroger le fichier de l'Agence de biomédecine, par l'intermédiaire d'Anne, afin de savoir qui peut recevoir et où, accueillir et parler aux proches en deuil.

« Nous recensons les patients neurologiques graves au service de réanimation du CHU de Besançon », expliquent Aline et Laëtitia. « Nous suivons ceux dont la guérison n'aboutira jamais. Lorsque nous constatons le décès d'une personne, nous sollicitons les médecins réanimateurs pour constater la mort encéphalique. Si elle est avérée, elle devient donneuse potentielle.

Nous devons alors consulter le registre des refus pour savoir si elle était opposée au principe. En France, la loi présume le consentement du donneur décédé, sauf s'il a indiqué le cas contraire par inscription en ligne ou par courrier. »

« Traiter les familles avec beaucoup d'égards »

Si elle n'est pas inscrite, les infirmières coordinatrices rencontrent tout de même les proches pour recueillir la volonté du défunt, s'ils en ont la connaissance. « C'est à ce moment-là que les discussions peuvent devenir compliquées », poursuivent les deux professionnelles de santé. « Il faut traiter les familles avec beaucoup d'égards. Elles sont en deuil et ressentent tout l'éventail des émotions : la sidération, l'incompréhension, la colère et la tristesse. Pour beaucoup, il est difficile de croire que leur parent est mort. Même si le cerveau est mort, les autres organes sont maintenus grâce à la respiration artificielle. Le corps a toutes les apparences de la vie. »

Une fois les explications données et les feux verts obtenus, elles appellent Anne à l'agence de biomédecine pour proposer les organes disponibles à des receveurs potentiels, partout en France métropolitaine et Outre-mer. Lorsque l'information est donnée, elles organisent le bloc opératoire. « Nous pouvons aussi prélever des tissus tels que cornées, vaisseaux et épiderme », ajoutent-elles. « Besançon peut greffer foies et reins. » Chaque année, l'hôpital Minjoz compte 50 donneurs potentiels. Seuls les organes d'une trentaine d'entre eux seront prélevés. Environ 25 000 personnes sont en attente de greffe en France. Moins de 5 000 d'entre eux y accèdent. D'où l'importance de parler de ce sujet en famille, bien en amont.

Textes Paul-Henri PIOTROWSKI



Les organisateurs ont aménagé un week-end festif propre à attirer du monde. C'est souvent l'occasion de les informer sur les dons d'organes. D'autres visiteurs convaincus ont apporté leur soutien. Photo ER/Arnaud CASTAGNE

Le Dr Verdy raconte 35 années à la coordination des dons

Choisie pour être la marraine de cette 26^e édition, le Dr Sabine Verdy, anesthésiste réanimateur à l'hôpital de Besançon, retrace l'histoire des dons d'organes au service de coordination depuis 35 ans. Elle profite de sa dernière année d'activité pour raconter tous les progrès de la médecine dans ce domaine. Elle préfère parler de ce qu'elle aime et a aimé faire plutôt que de donner des chiffres.

« J'ai connu l'Établissement des greffes (EFG) dans l'autre siècle », note-t-elle avec une pointe d'humour. « J'étais externe en hématologie et ce service jouxtait le bloc opératoire d'ophtalmologie. En stage dans le service d'urologie du Pr Bitard, j'ai pu suivre les transplantations rénales au début des années 80. Mon choix de devenir anesthésiste réanimateur m'a permis de connaître tous les aspects des prélèvements et transplantations, comme celles du foie. »

« Des personnes formidables »

Les greffes hépatiques étaient des interventions très longues, avec des séjours en réanimation souvent éprouvants pour les patients. « Aussi étions-nous très proches d'eux », insiste-t-elle. « À l'époque, les réanimateurs coordonnaient aussi les prélèvements. J'ai ainsi pu vivre et suivre les progrès en ce



Le Dr Sabine Verdy, marraine des Boucles du Don, retrace une carrière dédiée à sauver des vies. Photo ER/Paul Henri PIOTROWSKI

domaine tout au long de mes années de pratique. » Des personnes de plus en plus âgées ont pu être transplantées. Les techniques de chirurgie et de réanimation ont évolué, rendant cette discipline accessible à de nombreux patients que l'on n'aurait pas greffés auparavant. « Depuis trois ans, nous avons pu mettre en place des prélèvements sur les personnes hors ressources thérapeutiques après un AVC ou un arrêt cardiaque. Quand la poursuite de leur réanimation devient déraisonnable (loi Leonetti et Leonetti Claeys), nous nous concertons avec les familles, dans le strict respect des volontés. Ces prélèvements ont permis d'augmenter le nombre de transplantations alors que le nombre de patients en attente

de greffe n'a jamais été aussi haut. » Sa carrière touche à sa fin. Comme elle aime le rappeler, « j'ai connu des personnes formidables de tout milieu, de toute origine et de profession dont la dignité dans le malheur m'a tellement touchée. J'ai côtoyé des chirurgiens brillants, râleurs, fatigués, mais toujours dévoués, des collègues prêts, même dans des réanimations archibondées par la Covid, à assurer des prélèvements. Il me reste aussi à remercier l'équipe avec laquelle je travaille toute l'année, d'avoir fait de la coordination un service reconnu, respecté, composé d'infirmiers de talent et d'une secrétaire à toute épreuve. Je suis très heureuse et émue de vous avoir rencontrés. »

L'info en plus

« Convaincre le plus grand nombre »

Mathieu Sevin, président du club Kiwanis de Besançon, revient sur l'essence même d'un tel événement. « Cette édition 2021 a connu quelques modifications dans son parcours et sa durée, mais certaines choses ne changent pas. Il nous faut continuer de parler du don d'organes afin de dissiper les craintes. Il faut sans cesse expliquer et convaincre le plus grand nombre. »

« Trouver des financements et récupérer des fonds »

Pour lui, un maximum de personnes doit se déclarer donneur tant les besoins sont importants pour les receveurs en attente. « Notre force, c'est aussi les liens que nous avons tissés avec nos partenaires. Nous nous inscrivons au sein d'un collectif toujours aussi actif et motivé. C'est cet élan enthousiaste qui permet de donner le départ aux coureurs, marcheurs, promeneurs. » À peine ces Boucles du Don se sont-elles refermées qu'il faut préparer les suivantes pour 2022. « Nos 19 membres voteront d'abord pour savoir si on le refait. Ensuite, il faudra anticiper nos discussions avec les pouvoirs publics, trouver des financements et récupérer des fonds. Nous dépensons toujours les sommes que nous recevons, car l'ADN de notre association est d'œuvrer pour les actions sociales locales, en circuit court, au profit de l'enfance en difficulté et de grandes causes comme celle qui nous a occupés ce week-end. »



Mathieu Sevin (à gauche), président du club Kiwanis de Besançon, aux côtés de Bernard Mismetti. Photo ER/Paul Henri PIOTROWSKI

DOUBS

publicain.fr

blique

publicain.fr

r-nous également

ook



Service gratuit
e-parti d'appel
ouge@estpublicain.fr

stpublicain.fr

Service gratuit
e-parti d'appel



Aline et Laëtitia, au milieu et à droite, infirmières coordinatrices des dons d'organes et de tissus au CHU Minjoz, s'adressent à Anne, à gauche, de l'Agence de biomédecine pour savoir qui est susceptible de recevoir le don. Photo ER/Paul Henri PIOTROWSKI

Greffe de rein : « J'ai eu beaucoup de chance »

Denis Fleury, 56 ans aujourd'hui, a ressenti les premiers problèmes dans son enfance. « J'avais 9 ans. Mes deux reins se sont subitement dégradés suite à une angine blanche qui ne s'est pas déclarée. Elle n'a donc pas été soignée. Cela a entraîné une glomérulonéphrite qui, à terme, dégraderait ces organes. Du repos m'a été prescrit et je n'ai pas suivi l'école pendant un an. » Les années passent sans que rien de particulier ne se déclenche. Il suit une scolarité normale et intègre une usine en tant qu'ouvrier soudeur, une profession qu'il exerce toujours. Originaire d'Étans, il rencontre sa future épouse à Besançon. Le

couple s'y installe. « Il ne s'est rien passé de notable au niveau santé jusqu'à ce que j'atteigne la trentaine. Je n'avais pas de traitement à prendre, je jouais au foot, tout allait bien. »

« Miraculé »

Il commence à ressentir une immense fatigue. Il arrête le sport, supporte difficilement ses journées de travail, mais tient le coup. Il décide de voir un médecin en 1998 et doit consulter un spécialiste au CHU. « Ce dernier m'a averti que je devrais me faire greffer un rein sous les cinq prochaines années. En attendant, il m'a prescrit un régime sans sel, tout en m'inscrivant sur la liste des receveurs



Denis Fleury a été transplanté d'un rein en 2000. Photo ER/Paul-Henri PIOTROWSKI

potentiels. » Deux années passent et un coup de fil arrive. « Le service néphrologie de l'hôpital avait un rein

pour moi. Il fallait que je vienne tout de suite. La transplantation s'est faite dans la foulée et je suis sorti une semaine plus tard, en convalescence pour deux mois. Je n'ai jamais cessé de penser à mon donneur depuis ce temps-là. J'ai eu beaucoup de chance, j'en suis conscient, sans passer par la dialyse. »

Il doit à présent prémunir son greffon et dispose d'un traitement anti-rejet à vie. Il sait qu'il n'est pas guéri. Il devra faire attention aux virus. C'est pourquoi il se vaccine contre la grippe et la Covid. « C'est un combat de tous les jours. Mais je ne peux qu'être reconnaissant. Je suis un miraculé. »